

COURRIER DU CENTRE

ABONNEMENTS Up An
 France, Algérie et Tunisie 3 50
 Etranger (Union postale) 5 fr.

MAGAZINE
 — Hebdomadaire —

ADMINISTRATION
 PUBLICATIONS & ILLUSTRATIONS
 LIMOGES, 12, rue Turgot



Le roi du Monténégro est arrivé à Paris.

Il quitte l'hôtel pour se rendre à l'Élysée, où il a été reçu par M. le Président de la République.



L'aviateur Lenoir,
 qui a abattu son cinquième avion ennemi.



Torpilles pour aéros.

L'ANNIVERSAIRE

Deux ans de guerre! Dans les deux camps adverses cette date a été marquée par des discours, des proclamations et des résolutions

Le Kaiser et l'Empereur François-Joseph ont promis une fois encore la victoire à leurs sujets, mais sur un ton de modestie larmoyante qui donne un démenti sanglant à leurs paroles.

Le message du Président Poincaré aux armées est à la fois une page de nos annales, un fervent hommage à l'héroïsme de nos troupes, un loyal examen de conscience et une profession de foi enthousiaste et réfléchi dans le succès final.

Le Président rappelle que cette guerre nationale est aussi la guerre pour la civilisation et l'humanité, une croisade pour la liberté des peuples. Les défenseurs du sol français sont les champions du droit des Alliés. Par leur sublime résistance, ils ont permis à nos amis de s'outiller, de lever des armées,

d'organiser la victoire dont l'aurore se lève à l'horizon. Le général Joffre, le général Douglas Haig, les ministres de la guerre anglais et français témoignent par des déclarations solennelles de la même foi, et ils en disent les raisons avec une sobre et forte éloquence.

De tous les points du monde, homme d'Etat, penseurs, écrivains viennent apporter aux Alliés leurs bouquets de sympathie. Et nous, mesurant l'effort accompli depuis les heures douloureuses des débuts, se réjouissent que le triomphe de la justice soit aussi le triomphe des « meilleurs », de ceux qui l'ont mérité par l'élan, la tenacité et la beauté sublime du sacrifice.

L'entente affirme sur tous les fronts, sur tous les domaines, une maîtrise qui s'accuse et grandit chaque jour. C'est l'Allemagne qui parle de paix aujourd'hui, elle seule, alors qu'elle réclamait la moitié du monde, il y a deux ans pour satisfaire ses appétits. En France et chez nos Alliés, nul ne songe à une paix qui ne serait pas le châtiement des crimes allemands, la libé-

ration des peuples opprimés, les justes représailles contre le vol et le massacre des faibles, la sécurité de l'avenir.

L'Allemagne parle de paix parce que la question alimentaire, les munitions de gueule, demeurent le problème le plus angoissant pour tout bon Allemand de l'arrière. Les philosophes prennent la foule par la douceur et la persuasion. Il s'agit de lui dorer la pilule et même de l'escamoter. Le tour de passe-

passé est agrémenté d'un petit boniment dont vous allez goûter la saveur :

« L'imagination joue un grand rôle dans notre alimentation. L'assimilation dépend à un haut degré de facteurs psychiques : notre digestion est bien plus influencée par notre état moral qu'on ne le croit communément ; l'appétit est une sensation purement psychique ; le goût lui-même est d'ordre psychique. »

Entendez que la faim est une idée fixe qu'une

volonté saine et forte, une volonté allemande, doit chasser en temps de guerre. Nous avons bien d'autres préoccupations en ces heures tragiques, n'est-ce pas ? Eliminez celle-là pour le moment. Vous la retrouverez en temps de paix. Ne dites pas : « J'ai faim », mais bien : « Il me semble que j'ai faim ». Et convenez qu'il vous semble mal, voilà tout. Vous avez dîné sans manger, si vous voulez bien.

Gaver les pauvres gens de ces fadaises, de cette pâte psychique, et leur faire passer le goût du pain en le remplaçant par un acte de volonté, rien n'est plus « boche ». Leurs penseurs n'en font jamais d'autres. Mais les professeurs, cette fois, vont un peu fort.

Au fait, tout cela prouve que l'Allemagne souffre. En ce deuxième anniversaire où la victoire des Alliés apparaît certaine ainsi que le dit le général Joffre, c'est un facteur important qui fait diminuer la crise de la résistance.

Un Français.



Sur la Somme

Le capitaine R... fait sonner l'alerte aux gaz asphyxiants



Le village de Sommeille (Meuse).

Ce qui reste de la Mairie. On se croirait en présence des ruines de quelque antique palais grec ou romain.



Un poste de T. S. F. installé dans une voiture automobile.

Cette installation permet de transmettre et de recevoir des dépêches, tout en se déplaçant.



A la butte de Souain.

Les barrages entre les deux lignes situées à quelques mètres les unes des autres.



CONSTRUCTION D'UNE CAGNA QUI SERVIRA DE POSTE DE COM.

AUTOUR DE REIMS



RENDEMENT AU GENERAL GOURAUD, COMMANDANT D'ARMES

LE PLUS BEAU NOM

Les mains croisées sur ses genoux, Marie Ourdal songeait. Parfois, ses regards parcouraient l'humble chambre, dans laquelle voisinaient les objets les plus disparates, puis elle reprenait cette rêverie qui l'anéantissait, car elle lui faisait repasser en l'esprit, toutes les phases de sa douloureuse existence.

Abandonnée de sa mère, elle fut élevée par les soins de l'Assistance Publique, et passa un certain nombre d'années dans un orphelinat, puis dans une ferme, où rien de pénible ou d'humiliant ne lui fut épargné. Comme elle souffrit toujours et de son isolement moral et de la vie de paria qui lui était faite ! Elle avait nom alors Marie Lahaye, ayant été ramassée le quinze août, dans un pré clos d'une rangée d'épines, à peine avait-elle un mois. Ainsi cette enfant était apparue comme une plante sauvage, ayant subitement surgi d'une anfractuosité du roc, sans qu'aucune racine similaire eût pu faire prévoir sa venue. Ainsi n'existait pour elle aucun antécédent familial, l'orpheline n'avait de souvenirs que les siens propres, ceux de sa courte et triste vie. Cependant, si navrants qu'ils fussent, ils ne la faisaient pas rougir, en revanche, elle avait honte de ce nom de hasard, honte du mystère que cachait sa naissance.

Ballottée, comme un pauvre oiseau que l'orage a chassé de son nid, attristée profondément de la solitude qui était son lot, Marie, lorsqu'elle fut en âge, résolut de se créer cette famille qui lui manquait, d'avoir un foyer où elle serait aimée, respectée. Oh ! comme elle ferait honneur au nom de son mari, à ce nom qui deviendrait le sien !

Malheureusement, malgré ses réelles qualités et sa vertu solide, la jeune fille était peu recherchée en mariage, nul ne se souciait d'épouser une jeune personne n'ayant ni argent, ni famille. Il eut fallu qu'elle fût aimée, mais ce bonheur qui eût été une compensation à l'injustice du sort, ne lui échut pas. L'orpheline s'unifiait pourtant à un ouvrier que sa mère malade, poussait au mariage. Intelligent, adroit, Clément Ourdal en revanche, possédait tous les vices, ce qui l'empêchait de contracter l'union rêvée, et le forçait à réduire ses prétentions. Très disposée en faveur de celui qui l'avait choisie, Marie dans sa reconnaissance, fit pour lui plaire toutes les concessions, mais elle ne put ni toucher son cœur, ni le retenir sur la pente fatale. Paresseux, débauché, Clément Ourdal commit un vol avec effraction, et fut condamné à douze ans de prison.

Comment décrire alors le désespoir de la pauvre Marie ? Il lui sembla retomber dans les ténèbres d'où elle avait cru sortir ; il lui fallut subir l'injuste réprobation du monde ou sa méprisante pitié. Heureusement, qu'après une épreuve si pénible, un bonheur immense lui advint en la naissance d'un fils. Cette venue la rasséréna, elle fut la fraîche rosée qui passa sur son âme et adoucit toute amertume. La mère se reprit à vivre.

Avec quel amour ce petit fut élevé ! Aucun sacrifice ne coûta à celle dont il était la seule affection ; cet enfant devrait racheter la faute de son père, il serait l'honneur de la famille ; tel était le nouveau but de Marie Ourdal, elle voulait inculquer à son fils, l'honnêteté, le bien, qui étaient en elle.

Malheureusement, tant d'efforts devaient rester stériles. Ayant purgé sa peine, Clément Ourdal de retour au logis, entraîna Louis à la débauche. Malgré son affection pour sa mère, l'enfant ne put lui résister.

Il devint le fidèle compagnon de ce père indigne, et, lorsque plusieurs années après, celui-ci déserta son foyer, Louis céda à ses objurgations, et Marie resta seule, dans la désolation.

Qu'allait devenir cet enfant qu'elle voulait si honnête ? Elle s'attendait chaque jour à l'annonce d'une mauvaise nouvelle. La malheureuse apprit bientôt le décès de Clément Ourdal tué dans une rixe. Cette mort était digne de lui ; le cœur de la veuve tressaillit d'espoir. L'influence du père se trouvant annihilée, l'enfant peut-être lui reviendrait et pourrait se transformer (à seize ans, cela n'avait rien d'impossible). Mais le temps s'enfuit, sans apporter aucun changement à cette situation, et enfin arriva la tourmente fatale : la guerre.

Marie s'émut, cette femme sans biens, sans famille, aimait le sol natal. Elle envia les mères dont les fils partaient le front haut, elle versa des larmes nouvelles en pensant qu'à ce rendez-vous sacré auquel il serait bientôt convié, son enfant manquerait. Il lui sembla ressentir un déchirement inconnu jusqu'alors, l'idée de cette désertion l'obséda.

C'est pourquoi, ce jour-là, les mains croisées sur ses genoux,

Marie Ourdal songeait... Soudain, un léger bruit lui fit lever la tête ; on ouvrait la porte du jardin précédant la maisonnette. Qui pouvait visiter la femme de l'ex-prisonnier ? Les malheureux ont peu d'amis. Marie sursauta en apercevant un gendarme pénétrer chez elle. Le moment redouté était arrivé, Louis avait commis quelque méfait, on venait le lui annoncer, en lui faisant subir l'interrogatoire d'usage. Ce n'était que de cette façon, qu'elle devait entendre parler du fils indigne, et de nouveau, le rouge de la honte couvrit le front de la malheureuse.

Cependant, le gendarme frappe, il entre, et reste immobile devant la pauvre femme.

— Courage, dit-il enfin.

C'est le dernier coup, reprend l'affligée, les mains crispées.

— Hélas ! oui, mais croyez que la France entière pleure

tous ceux qui sont tombés pour elle, elle les aime, elle les vénère, sa reconnaissance pour eux est sans limite, jamais elle n'oubliera leurs noms qui seront inscrits sur les livres d'or.

Marie croit avoir mal entendu, haletante, elle murmure :

— Que dites-vous ?

— Ne l'avez-vous pas compris Marie Ourdal ? Ah ! ma tâche est rude. Votre fils... votre fils, avait demandé à s'engager, mais il était impossible de l'accepter sans votre consentement ; malgré cela, il était parvenu à pénétrer dans les rangs des combattants, et il a été tué, il est mort, au champ d'Honneur.

Un cri rauque retentit.

— Pauvre femme ! Votre nom sera aussi glorieux que ceux des plus grands hommes.

Marie Ourdal est prise d'une sorte de frénésie, elle marche, elle sanglote, elle rit. La guerre est la grande rédemptrice, elle fait de ses victimes des héros, leur mort purifie tout passé. La mère comprend qu'avant de la revoir, son fils a voulu s'amender, son imagination enfiévrée se le représente étendu, rigide, au-dessus de lui, le drapeau frissonne, puis s'incline pour un baiser suprême.

Deux sentiments contraire se disputent le cœur de l'affligée : la souffrance, le bonheur. Envahis soudain d'un pâleur livide, ses traits se magnifient d'une expression de ravissement, elle répète à mi-voix, comme se délectant d'une délicieuse pensée :

— Au champ d'Honneur... Mon fils Louis Ourdal, est mort au champ d'Honneur !

Et glissant doucement à terre, brisée de douleur et de joie, Marie Ourdal, exhale dans ces mots énivrants, son âme grande et noble.

JANE DE CARRIÈRES.



Un officier boche fait prisonnier dans la Somme.

A nos Combattants !

Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports.
(Art poétique, IV. — Boileau.)

*La Victoire, à son heure émouvante et prochaine,
Tressera sur vos fronts les palmes de lauriers,
O Héros!... O Guerriers!... qui brisèrent la chaîne
Exposant notre France aux barbares aciers!*

*L'arbuste n'aura plus assez de belles fleurs,
Et sa gerbe assez d'art et d'odorants parfums,
Pour suffire à la gloire, exprimer les honneurs
Dus à nos Combattants qui chasseront les Huns!*

*L'éclat de vos hauts faits, qui élève nos âmes,
Étincelles d'espoirs, effluves d'espérances,
Enflamme nos regards aux éclairs de vos lames,
Attendrit nos pensées à toutes vos souffrances!*

*Tout vous honore : les chants, l'art et l'image,
L'enfance et les vieillards, les femmes et les hommes,
Le petit à vos noms deviendra grand et sage,
Car il lit les frontons, admire l'or des dômes!*

*L'homme, dès sa naissance, aspirera l'air pur
Que laisse en l'atmosphère un chaos de tempêtes,
Et notre dernier souffle, amis, sera moins dur
En songeant aux assauts qu'affrontèrent vos têtes!*

*En vibrant par milliers, la lyre des poètes,
Sur le ton familier, sur le ton grave et doux,
Chantera l'épopée, nos patriotes deltes
Aux Palmes étoilées, aux gloires remous!*

*Et vos portraits sont là... gravés dans la mémoire,
Et vos yeux toujours beaux comme sont ceux des braves,
Et vos teints basanés qui passent à l'Histoire,
Nous bercent, dans l'attente, en souvenirs suaves!*

*Bientôt vous retiendrez, ô Combattants français...
Refaire la famille et lui donner des joies,
Lui narrer la bataille éclatante en succès
Et finir le triomphe au rythme de vos voix!!!*

G. POISSON.

Une heure... une minute...

*Une heure, une minute. O destinée affreuse,
C'est un blessé qui meurt, une tombe qu'on creuse,
Une croix qui s'érige, au fond d'un val ombreux,
Au sommet d'une côte, au bord d'un chemin creux,
Un râle d'agonie, ou le nom d'une mère
Qui monte vers le ciel plus tendre qu'une prière.
Une heure, une minute, en ces temps de douleurs,
C'est la voix des canons hurlant tous nos malheurs.
Mais ce manteau de pourpre, aréole de victoire,
C'est ton tocsin vengeur. France, c'est ta gloire!*

GASTON DEPRESLE.



Sur le front de la Somme.

Tourelle blindée pour mitrailleuse, prise aux Allemands.

Les „On dit“ de la Guerre

Le périscope, d'après l'*Argonaute*, journal de tranchées :

« Ce n'est pas un embusqué. Pourtant, il est toujours en embuscade, aux premières lignes, guettant les Boches. Il n'a qu'un œil, et de verre, ce qui ne l'empêche pas de voir tout. « T'en as un œil ! » lui disent les gars de la tranchée. Il s'apparente à l'homme-tronc, car il n'a ni bras ni jambes, et s'habille généralement d'un morceau de bois. Quoiqu'il vive de l'air, du temps, se contentant de voir l'obstacle, il a le système digestif très développé et possède plusieurs trous de balle.

Malgré son allure rigide, il est bonhomme avec nous ; est-ce pour cela qu'on l'appelle le Père Iscope ? Il nous montre des paysages de tranchées, des fils de fer, des sacs, et, plus loin, une terre où l'on ne va pas encore, mais où l'on ira demain. Il montre, quelquefois, de vilains museaux de Boches. Pour ceux-là, il a le mauvais œil ! »

* * *

Nous n'irons plus nous faire blanchir à Londres ! Au reste, avec la guerre, ce n'était plus qu'une expression géographique.

Les élégants d'avant-guerre, qui envoyaient ce linge en Angleterre, où il recevait ce glaçage inimitable d'outre-Manche, avaient dû renoncer à leur recherche depuis les hostilités.

Voilà qu'à leur tour les Londoniens eux-mêmes ne veulent plus se faire blanchir chez eux, ou, plutôt, ils vont se résigner à porter du linge non empesé. On a calculé que l'empesage des chemises, des faux-cols, des manchettes, exige du charbon pour une somme égale à deux milliards et demi par an ! Si un tel calcul n'est pas fantaisiste, on comprend qu'il y ait une économie sérieuse à réaliser, en un temps où les bouts de chandelles sont pesés au poids de l'or. La chemise molle, en *Oxford* ou en tissu de *cellular*, était d'ailleurs assez répandue dans les milieux sportifs. Le blanchissage du linge mou est un travail qui peut s'exécuter à la maison. Mais que diront les blanchisseuses anglaises ?

Au fait, les usines de guerre qui réclament sans cesse de la main-d'œuvre, vont trouver là un recrutement excellent. Et, de la sorte, personne n'y perdra rien.



LA GROSSE ARTILLERIE ANGLAISE SUR LE FRONT DE LA SOMME A L'ANCRE

Les communiqués britanniques disent que l'artillerie anglaise sur le front de la Somme a acquis une supériorité incontestable sur celle de l'ennemi. Les progrès importants de l'armée de nos alliés sont dus en grande partie à l'artillerie. Ici une pièce lourde mise en position de tir.